



desclée
de
brouwer

PROCHES LOINTAINS

La lecture

Jin Si Yan

Jean-François Sené

La lecture

Collection Proches Lointains

sous la direction de
Jin Si Yan et Yue Dai Yun

avec la collaboration de
Catherine Guernier

Une collection commune
aux Éditions Desclée de Brouwer
et aux Presses littéraires et artistiques
de Shanghai

publiée dans le cadre de
la Bibliothèque interculturelle pour le futur

à l'initiative de
la Fondation Charles Léopold Mayer

Autour de sujets choisis pour leur importance dans notre vie quotidienne et dans nos relations humaines, la collection *Proches Lointains* propose la rencontre originale de deux auteurs. L'un, chinois, et l'autre, français, en parlent à leur manière, d'après leur expérience propre et remontent aux sources de leur civilisation pour évoquer la manière dont des philosophes, des écrivains, des poètes en ont parlé.

Une invitation au détour par la culture de l'autre, pour comprendre mieux la sienne et pour faciliter le dialogue interculturel entre la Chine et la France, avec, bien sûr, ses entendus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Devant le Lycée du peuple se tenaient des Gardes rouges zélés, tous des élèves qui assuraient la surveillance à tour de rôle. De chaque côté de la porte, sur les murs blancs, se déployaient des bannières couvertes de slogans, qui changeaient constamment, suivant l'humeur politique. Un jour, en revenant de l'école, j'y lus ceci : « Détruisez radicalement, répudiez cette pensée féodale : les deux oreilles n'écoutent pas les affaires hors des fenêtres. Avec tout son cœur, lire les écrits des sages. » Autrement dit, soyez à l'écoute de la nation et fermez les livres des anciens ! Mais je crus comprendre dans ce dicton féodal que le cœur pouvait lire et qu'il avait deux oreilles pour entendre, qu'il pouvait se fermer pour être sourd aux détonations du dehors et rester en lien avec les sages.

Mon frère cadet était alors en deuxième année d'école primaire. Il connaissait certains mots, appris au travers des slogans diffusés par la radio et les murs de l'école. Il n'avait pas besoin d'instituteur pour être bien informé, bien qu'il n'eût pas ingurgité autant de savoir que le maître était censé lui en faire avaler !

– Écriture à haute voix, dit mon père.

– Je n'ai jamais entendu dire qu'on pouvait lire avec les oreilles, répliqua Petite-Mouette.

– D'abord, avec les oreilles, faire l'expérience de l'écoute. Ensuite, par un réflexe naturel, les yeux prendront la relève. Nous, à l'âge de quatre ans, nous lisions : lire signifiait écouter les mots des livres des sages lus par les vieilles personnes. Chez les brahmanes, en langue sanscrite, les érudits étaient « ceux qui étaient toujours à l'écoute ». Pour nous, les Chinois, ce sont ceux qui possèdent le savoir – littéralement, « ceux qui étudient et qui questionnent ».

Petite-Mouette se tourna alors vers mon père :

– Le sanscrit, est-ce un mot ou un mets qui se mange ?

Il faut dire qu'en chinois, le mot *fan*, qui peut vouloir dire « brahmane » ou « riz », sans avoir la même orthographe se prononce de manière identique.

– Choisis plutôt le premier sens, conseilla mon père.

Comme de coutume, après dîner nous prîmes place à terre, aux pieds de notre père. J'étais blottie à sa gauche, face à la fenêtre d'où venait l'obscurité. Petite-Mouette refusait cette place : il se plaçait toujours à droite, face à la table qui offrait le repas et portait la lampe. Nourritures terrestre et spirituelle étaient ainsi réunies, car la lumière ouvre le cœur : les bouddhistes le savent, qui se transmettent la lampe de la Loi. Chaque être humain est le réceptacle d'une lumière, dont l'émanation est sans mesure, et l'œil s'épuise à vouloir la fixer. Le corps a une aura différente pour chacun. La lumière dorée demeure en l'Éveillé qui a tranché le filet de ses doutes : elle aura un éclat radieux insurpassable. Celui qui, en revanche, reste profondément attaché aux causes douloureuses aura un halo couleur de cendres.

J'écoutais, sans vraiment les comprendre, les textes que lisait et commentait mon père. Je faisais partie de ceux qui, pour l'éclat d'un mot, rentraient dans un sujet qui leur était de prime abord indifférent. Mon père se mit à lire, d'abord pour lui-même, un extrait de *La République* de Platon, le mythe d'Er. Il nous restitua à sa manière ce qu'il venait de lire. Je retins quelques bribes de cette histoire curieuse.

Un soldat mort à la bataille revient à la vie quelques jours plus tard, et partage son expérience du monde de l'au-delà : des juges distribuent châtiments et récompenses, à subir ou à goûter selon le cas, pendant mille ans. Une fois ce temps révolu, les

âmes sont priées de choisir elles-mêmes une nouvelle existence, devant décider de leur devenir : princesse ou brigand. Mais une fois la vie choisie, l'âme y est liée de manière irréversible. Le divin n'était plus en cause. Pour faire son choix, chaque âme doit composer avec ses souvenirs, selon qu'elle a bu trop ou pas assez d'eau du Léthé, le fleuve de l'oubli. Eau que toutes les âmes sont sommées de boire avant de se réincarner.

C'était l'histoire d'une autocréation inouïe.

Cette manière de choisir, de jouer avec sa vie, me rappelle un jeu de dés appelé « Tableau du choix de la bouddhité », conçu par un maître bouddhiste chinois, Zhi Xu, en 651. Selon les idéogrammes indiqués par les deux cubes à six faces, on se déplace sur deux cent trente-quatre cases, où figurent les bonnes et les mauvaises actions, les différentes confessions, les diverses visions, les divers enfers, les trente-trois Cieux, les paradis des Bouddhas, les étapes des progrès spirituels, les genres de renaissances dans la Terre pure. Pour tenter d'arriver à la case centrale : Bouddha. Là aussi, on jouait à décider de sa vie. La case centrale, le centre : c'est un lieu d'où aucun chemin ne part plus. Atteindre le centre... Comme dans le *Livre des rites*, d'inspiration confucéenne, où il est dit que « l'archer a un point de ressemblance avec le sage. Quand sa flèche n'atteint pas le centre de la cible, il en cherche la cause en lui-même ».

Une autre histoire de renaissance, racontée par ma grand-mère une nuit d'été, me revient en mémoire. Je savais alors très vaguement que, selon les bouddhistes, les actions de l'homme dans ses vies passées allaient déterminer sa vie présente et future. Nous étions aussi élevés dans l'idée que la nature de l'homme lui était accordée dès la naissance par le Ciel.

« Après la mort, m'avait-elle dit, les âmes renaissent sous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

est beau et empêche la pourriture de l'esprit : c'est cela qu'il fallait censurer.

De retour à la maison, le repas expédié, Petite-Mouette et moi nous installions sous la lueur jaune de la lampe, dans l'attente de mon père. À la maison, une nouvelle règle s'était établie. En effet, comme à l'hôpital les malades pouvaient à tout moment exiger l'aide médicale de nos parents, même au-delà des heures de service, nous étions autorisés à manger sans attendre les adultes pour ne pas avoir de creux ni de troubles à l'estomac. Ceci était contraire à la coutume qui consiste à attendre que la personne la plus âgée se saisisse de ses baguettes et se serve avant de commencer. Cet usage n'avait pas disparu, même en pleine époque révolutionnaire. Bienveillance, probité, respect, frugalité, concession... les cinq vertus avaient perdu leurs ombres et effacé leurs traces.

En attendant notre père, nous pouvions user le temps à notre gré. Pas de devoirs à faire à la maison. Les professeurs étaient prêts à tout pour nous être agréables. Comment auraient-ils osé nous imposer des leçons ? Ils risquaient d'être objets de critiques et d'avoir, collée sur leur dos, une affichette stigmatisante pour avoir été trop exigeants avec les élèves. Ainsi, j'étais libre de mes actes après l'école et je pouvais ouvrir mes livres tout écornés. J'étais infiniment plus attachée aux ouvrages endommagés par l'espace et le temps qu'aux autres. Devoir les dérober aux regards agressifs était une jouissance enfantine, et supplier des copains voisins qui avaient le moyen de s'en procurer je ne sais où, de me prêter des livres, était une humiliation savoureuse. Faire ce qui n'était pas permis était comme vivre sur une île déserte. Les vieux livres excitaient l'imaginaire des gens. Le « cela a été » était là, dans ces livres canoniques resurgis.

Je n'avais rien à cacher à mon frère cadet, Petite-Mouette.

Ce jour-là d'ailleurs, il était plus concentré que moi. La veille, mon oncle maternel nous avait fait cadeau d'un médaillon du président Mao. Mon oncle en avait conçu le dessin. Mao portait sur la tête un bonnet militaire octogonal, censé être plus précieux que le chapeau rond des militaires, ses huit pointes symbolisant le prestige qui en impose aux huit côtés de l'Empire. Auréolant le visage de Mao, des rayons de lumière dorée sur fond rouge diffusaient aux quatre points cardinaux. Des rayons qui formaient des angles d'autant plus aigus qu'ils s'éloignaient de leur point d'origine. Petite-Mouette s'en était saisi comme d'un trésor et en restait fasciné. Et pour cause. Mao, dans cette image, devenait un héros habité par des esprits divins en colère furieuse contre le monde ici-bas. S'il n'avait été qu'un humain, ses actes n'auraient pas été aussi implacables.

Petite-Mouette portait alors des vêtements masculins que je lui avais transmis en héritage, les ayant portés moi-même car à l'époque, une fille ne portait pas d'habits féminins s'il y avait des garçons dans la famille, aînés ou cadets. Les pantalons qui avaient été achetés pour moi, l'aînée, comportaient une braguette. Prisonnière d'un vêtement imposé, je devais donner la priorité au mâle et ceci, paradoxalement, au nom de l'égalité des sexes. Cette ambiguïté qui provoquait généralement le rire me faisait chaque fois avoir les larmes aux yeux.

Je continuais ma lecture, le seul lieu dans lequel je me sentais à l'aise. Le livre m'avait été prêté par un voisin du second étage de la résidence de l'hôpital. Il était un peu plus âgé que ceux avec lesquels je partageais le pain, mes copains surnommés « petits singes ». Il avait la voix caverneuse... *weng, weng, weng*, comme un bour donnement d'insecte ou le meuglement du bœuf. Je savais qu'il avait chez lui des ouvrages sur les légendes. Ma soif de lire était telle que sa voix rauque ne me rebutait pas. J'allais souvent chez lui. Il me prêtait un livre

pour une semaine. Mais il fallait attendre quinze jours pour en emprunter un autre. Dès que j'ouvrais le livre, s'installait l'angoisse de l'attente du suivant. Dévorer les livres, manger les mots avaient pour figure médiatrice la souffrance de l'attente. Cette saveur de l'attente devenait amère jouissance. Une vingtaine d'années plus tard, cette souffrance remodelée par la mémoire devient l'image de la saveur même.

Un bruit de toux fit soudain sursauter Petite-Mouette. C'était mon père qui rentrait, l'air exténué, le regard tendu. À la tombée de la nuit, il avait reçu un homme en consultation, blessé aux reins de coups de couteau. Il avait fait son possible pour le sauver mais le jeune homme de dix-sept ans avait succombé. On ignorait qui il était. La police, prévenue, avait lancé les recherches. D'après les témoins, ce jeune homme s'était seulement approché dans la rue d'un groupe de gens animés dans un débat sur la révolution. Dans le tumulte, il avait été frappé de coups de couteau. L'assassin avait pris la fuite.

– Quelle que soit l'animation, je vous interdis d'approcher de la foule, dit mon père.

Cette sermonne m'était particulièrement adressée. Je suis toujours prise de curiosité face au tumultueux. Dès qu'il y a rassemblement, je cours.

Pour changer de sujet, je demandai :

– C'est qui, le public ?

En revenant à la maison, j'étais passée par une ruelle. Et là, dans une maison, on venait de séquestrer les biens d'une famille. J'avais entendu autour de moi dire : « Toutes ces choses seront confisquées au profit du public. »

Mon père me répondit prudemment :

– Le public ? C'est... ce qui est commun à tous... Les ancêtres disent que faire le bien dans l'intérêt des gens, c'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et la couleur des monts est son corps pur.

En Chine, l'écrit a toujours eu priorité sur la parole. Peut-être peut-on rappeler ici que le fameux philosophe Lao Zi avait pour autre nom « le cinq mille mots ».

De nombreux mythes existent sur l'origine de l'écriture. En voici deux : le premier met en scène l'empereur légendaire Fu Xi, qui a régné de 2852 à 2783 avant notre ère ; mi-humain mi-serpent, il est toujours représenté accompagné de sa sœur Nüwa. En scrutant le ciel et la terre, il fut le premier à tracer les huit trigrammes qui sont à l'origine de la calligraphie. C'est l'inventeur des textes écrits.

Le second parle de Cang Jie, devin de l'Empereur jaune, homme à quatre yeux, à double vue donc, qui observa la trace des oiseaux et des animaux sauvages, les fissures des carapaces de tortue, le mouvement de l'astre Kui, censé présider à la littérature. Inspiré, il traça le caractère simple – *wen*. Puis, liant forme et son, il traça les caractères composés – *zi*. *Wen* signifie aussi dessin, ce qui apparaît sur une veine de pierre, mais c'est aussi bien une vague déferlante, une craquelure sur les os. Le *Zi*, caractère composé, représente un enfant sous un toit. Par extension, l'enfant voulait dire disciple, sage, maître. L'empereur honorait les sages en les appelant *Zi* – enfants, fils.

Certains calligraphes sont devenus fous. On dit que Zhang Zhi, mort vers 192, avait complètement assombri un étang en y lavant pinceaux et pierre à encre. La mare était devenue réservoir gorgé d'encre noire d'une écriture oubliée. Le mot y était mo(r)t.

Des illettrés se sont mis à écrire sous l'effet de la transe : c'est l'écriture de nuages. Elle devenait représentation signifiante quand le maître taoïste en déterminait l'interprétation en vue d'une guérison, d'un exorcisme.

L'écriture est médecine, thérapie. Écrire extériorise les

énergies cachées en soi et dissipe les oppressions. Celui qui écrit échappe à la maladie et obtient longue vie. Han Yu (768-824), célèbre prosateur des Tang, s'exprime ainsi : « L'énergie est semblable à l'eau. Les mots sont autant d'objets qui y flottent. Une eau abondante porte tout, du plus petit au plus grand des objets. Une forte énergie porte semblablement les mots. Quand l'énergie est à son acmé, le rythme des phrases et leur son sonnent juste. »

Pour moi, l'écriture n'avait rien de divinatoire. Ce n'était pas une trame de similitudes s'entrecroisant pour maîtriser le monde. Je ne pense pas que mon grand-père ait cru qu'en m'apprenant à écrire, j'allais communiquer avec les esprits qui savent lire. Je ne voyais pas la nécessité de porter un sceau à la ceinture pour entrer en forêt dans la montagne et en expulser le tigre.

Je sautais allègrement par-dessus les os, les cara-paces, les vases de bronze, les lamelles de jade, atterrissant chez les Tang, dans le logis de Liu Zongyuan, poète et prosateur, grand calligraphe, pour qui « la littérature illumine le *Dao* ».

Le papier chinois le plus ancien est fait à partir de cocons de soie broyés. J'utilisais quant à moi un papier jaune de paille de riz qui absorbait bien l'encre. Pour un novice, ce papier permet l'égalité des forces dans l'écriture. Il est magnanime, généreux, et dissimule les insuffisances. Le papier de soie aurait été de toute façon hors de prix. Mon grand-père prenait la feuille, la retournait pour mesurer au verso la force, la souplesse et l'onctueux de l'écriture. Il mesurait aussi le degré de silence en haut et en bas de la page écrite.

Dans son jeune temps, mon grand-père avait été professeur à l'école Aurore de Shanghai. Chaque mois, il touchait treize

pièces d'argent. À l'époque, trois pièces d'argent suffisaient amplement à nourrir la famille. Alors, comme beaucoup, mon grand-père acheta des champs en friche. Cet achat l'avait stigmatisé en 1949, l'année de la « libération », et étiqueté propriétaire terrien alors que c'était avant tout un intellectuel. Cette étiquette dévalorisante m'a valu des ennuis considérables au lycée. Il y a là une grande leçon à tirer : l'homme arrive au monde nu ; en aucun cas, il ne faut emprisonner son corps dans la richesse.

Mon grand-père était venu à Hangzhou pour se soigner. Une fois guéri, il devait rentrer à la campagne. Son statut de propriétaire terrien lui interdisait de rester en ville. Les gens de la campagne pensaient qu'il était un homme de bien, en dépit de la classe à laquelle il appartenait. Mon grand-père a été pour moi l'unique vrai maître en écriture.

Un épisode m'a profondément marquée, lors de ma troisième année à l'école primaire. Un soir d'hiver, une grand-mère aux pieds bandés, membre du Comité du quartier, et le directeur du Bureau de police nous ont sommés, nous les enfants, de nous rassembler. Le policier venait souvent dans l'immeuble en tournée d'inspection, ou pour actualiser le registre des résidents. Il était très aimable. Souriant, les yeux plissés, il se mettait à jouer avec nous, les « petits singes ». Je l'appelais Oncle Ye.

Nous, les enfants du dortoir de l'hôpital, étions donc tous réunis en bas de l'immeuble. Comme de coutume, je m'approchai du policier en m'écriant: « Oncle Ye ! » Il me lança un coup d'œil, le visage de glace. Il était devenu un étranger.

– Nous avons découvert, dit-il, un acte contrerévolutionnaire dans le couloir de l'immeuble. Quelqu'un a barré de croix répétées le slogan « Vive le président Mao ». L'écriture en est malha-bile, alors nous allons procéder à l'interrogatoire des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volume. Certainement, dans les six autres volumes, l'amour continuait à ouvrir ses yeux à lui mais pas les miens. Je remis en place, bien enveloppé, l'ouvrage au fond du petit coffre.

Telles des fleurs odorantes, les livres anciens se devaient de rester clos, face aux documents du comité central du Parti et des ouvrages du président Mao. En dehors de ceux-ci, tout n'était qu'herbes empoisonnées. Que l'on ne parvenait pas même à déraciner. Qu'était-ce donc un livre empoisonné ?

Je l'appris quelque temps plus tard. Le professeur qui nous enseignait les mathématiques s'appelait Chen Zude – à savoir Ancienne Vertu des Ancêtres. Il était plein d'humour en classe et nous racontait les mathématiques comme une belle histoire. Même nous dont le destin était de descendre dans les vallées ou de grimper en montagne pour devenir des paysans, étions désireux de suivre son cours. Il disparut brusquement. Selon la rumeur, il avait prêté à l'un de ses élèves un livre recopié à la main, intitulé *Cœur de jeune fille*. Il avait commis la faute de disséminer l'herbe à poison ; il fut donc banni de son rôle d'enseignant.

Qu'était donc cet ouvrage ? Je fis le tour de mes camarades et de mes prêteurs de livres, sans jamais en trouver la trace. J'étais d'autant plus frustrée que le départ du professeur Chen avait mis en souffrance mes cellules mathématiques. D'un seul coup, elles furent privées d'aliments. Le départ du professeur laissa ainsi deux traces indélébiles : le cauchemar de me trouver seule face au fantôme du calcul infinitésimal, sans savoir quoi dire, quoi faire ; et le bonheur de m'ouvrir le chemin de la littérature. Le livre était semblable à un oiseau tombé à terre. Mon souffle de lectrice lui faisait déployer ses ailes. Et il ne fallait surtout pas oublier de sauter sur son dos pour s'envoler.

Bien plus tard, je tentai de retrouver certains ouvrages de

cette littérature souterraine chinoise, mais je n'ai jamais pu mettre la main sur ce *Cœur de jeune fille*, qui semble avoir disparu à tout jamais.

Le terme de « copie manuscrite » était à cette époque l'exact synonyme de « livre interdit ». En réalité, c'était tout simplement un livre écrit sur papier, qui trouve son origine à l'époque des Han pour atteindre son apogée sous les Tang. Aujourd'hui, le manuscrit est compris comme une forme particulière du livre. Ce n'est plus un terme lourd de sous-entendus. Les soutras bouddhiques comme d'autres ouvrages canoniques sont ainsi transcrits à la main à l'heure actuelle, ce qui leur confère une charge singulière. La dévotion de ceux qui recopient est enflammée par la révérence vis-à-vis du livre à transcrire. Peut-être aussi cet acte d'écriture répond-il à une attente pour ceux à qui on en fera le don.

Dans l'histoire de la Chine figurent deux manuscrits parmi les plus féconds et les plus fameux. L'un, compilé au début du XV^e siècle, sous la dynastie des Ming, appelé *Encyclopédie de l'ère Yongle*. Le second, intitulé *Bibliothèque complète en quatre sections*, comprenant textes canoniques, histoire, philosophie, mélanges.

En 1405, troisième année de l'ère Yong Le, l'empereur Cheng Zu – son nom de règne était Yong Le – ordonna à un haut fonctionnaire lettré de diriger la rédaction de l'*Encyclopédie de l'ère Yongle*, avec l'appui d'une centaine de personnes. Il convoqua en outre des correcteurs, des scribes, des dignitaires lettrés pour la ponctuation des textes. En tout, plus de 2 000 personnes participèrent à sa rédaction, qui se poursuivit pendant trois ans et compta 11 095 livres répartis en 22 877 volumes. La table des matières, à elle seule, s'étendait sur 60 volumes. L'encyclopédie abordait 7 000 à 8 000 sortes de sujets

variés, datant du début des Qin en 221 avant notre ère jusqu'au début des Ming en 1368. La longueur du texte empêchait son impression. En effet, graver sur bois le moule de 370 000 000 de caractères aurait pris trop de temps. La copie calligraphiée était la seule solution. On en a donc transcrit à la main un seul exemplaire original. Plus tard, l'empereur Shi Zong des Ming, au milieu du XVI^e siècle, ordonna la duplication de l'original. Les deux exemplaires furent conservés à Pékin. Mais l'original disparut, perdu. Et quand l'Armée unie des huit puissances étrangères envahit Pékin, l'Académie impériale fut incendiée : aujourd'hui, il ne reste que 730 volumes sous forme photographique, soit 3 % de l'ensemble de l'œuvre.

La rédaction de la *Bibliothèque complète en quatre sections* débute elle en 1772, sous le règne de Qian Long, dans la période de la dynastie des Qing. L'empereur ordonna à ses trois fils d'en répondre. Le travail dura dix ans. Y participèrent 3 800 personnes. Et 3 503 genres d'ouvrages des temps anciens et contemporains y trouvèrent leur place, en 79 337 volumes manuscrits. La table des matières couvrait 100 volumes. Chacun des sept exemplaires copiés à la main est conservé, outre Pékin, dans les villes les plus anciennes ou les plus importantes politiquement.

Fleur de prunier en fiole d'or et *Le Rêve du Pavillon rouge*, parus au siècle suivant, sont deux romans très étranges considérés comme des chefs-d'œuvre. Leur thème, leur intrigue, leur dire sont en résonance, comme s'ils étaient héritiers l'un de l'autre. Romans de mœurs, à la recherche du temps perdu.

Il me reste en mémoire la lecture de la transmutation alchimique du fer en or par Zhong Li, un lettré du III^e siècle. Il renonça aux richesses, au ressentiment et se réfugia en une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PROLOGUE

C'est presque tout que de savoir lire.

Alain,

Propos sur le bonheur (1928).

Est-il plus bel objet qu'un livre au dos cassé, à la couverture jaunie, aux pages griffonnées, maculées de traces de doigts, et qui a passé de main en main au fil des générations ? Pareil, pour-rait-on dire, à un champ labouré après la moisson, à un bonsaï sans âge au tronc ligaturé ou, pour user d'une autre métaphore, à ces navires qui ont bourlingué de port en port pour rapporter dans leur cale les étranges marchandises des pays où ils ont accosté...

Est-il aussi objet plus séduisant qu'un livre que l'on découvre pour la première fois, dont le titre nous intrigue, dont on caresse la couverture et que l'on porte discrètement à son nez pour humer l'odeur de papier et d'encre mêlés ?

Je ne me ferai pas ici l'écho des lamentations sur la mort du livre et le déclin de la lecture ; ces chants funèbres sont presque aussi anciens que l'écriture elle-même. En France, par exemple, il suffit de voir à chaque rentrée littéraire les nouveaux romans qui s'empilent chez les libraires, de parcourir les comptes rendus et les critiques dans la presse pour s'étonner que l'on puisse encore parler de la fin annoncée de la lecture. Il ne fait aucun doute que le nombre de lecteurs dans le monde est bien plus grand aujourd'hui qu'il y a seulement cinquante ans, même si ces lecteurs lisent peut-être autre chose que des romans ou des poèmes, et si le taux d'illettrisme demeure malheureusement trop élevé même dans les pays les plus avancés. Et qu'importe si

bien des gens préfèrent les ouvrages dits faciles, les romans de gare vite oubliés, les magazines populaires, les mangas, pourvu que ce qu'ils lisent soit fait de mots et de phrases.

*

Je me rappelle, lors d'un séjour en Chine, mon émerveillement dans la plus grande librairie de Shanghai, *La Cité des livres*, sur Fuzhou Road, devant ces mêmes enfants, assis et feuilletant des bandes dessinées ou des récits illustrés, et ces mêmes jeunes étudiants tête baissée dans un livre, adossés contre des rayonnages d'ouvrages savants ou littéraires, que ceux que j'avais vus dans de semblables lieux à Paris ou à Londres. Plongés dans un univers fictionnel plus prenant que le monde réel ou cherchant à enrichir leur savoir, ils semblaient se recueillir devant des objets sacrés et vénérables. Cette image n'est pas sans fondement : n'honorons-nous pas la mémoire d'ancêtres illustres quand nous lisons les écrits d'auteurs disparus dont nous savons bien souvent peu de choses avant de parcourir leur œuvre ?

Pendant un instant, en cet endroit voué cependant au négoce, je me suis cru dans un de ces cabinets de lecture pour lesquels Honoré de Balzac avait travaillé à ses débuts, ces salles mal éclairées où, dans le Paris et dans les villes de province du XIX^e siècle, on allait emprunter ou lire pour quelques sous des journaux ou des romans populaires composés à la commande par de médiocres écrivains.

Il m'importait peu de savoir ce que ces jeunes Chinois lisaient, j'en étais bien incapable, mais je devinais dans leur silence et leur concentration ce plaisir secret que donne la découverte d'une chose immense et cependant enfermée dans le mince espace de quelques pages. Je me sentais proche d'eux car

je savais, malgré la barrière de la langue, qu'ils partageaient des sentiments, des rêves et une curiosité avide qui les rendaient en tout semblables à moi. Je suis sorti de cette *Cité des livres* avec un recueil de nouvelles de Lu Xun (Zhou Suren) traduites en anglais. Pourquoi en anglais ? me demanderez-vous. Peut-être parce que je voulais, en passant par une langue autre que la mienne ou que le chinois que je ne connais pas, conserver à ces récits un caractère singulier, « exotique ». Je n'ai pas été déçu : *Le journal d'un fou* ou *La véritable histoire de Ah Q* m'ont autant troublé que certains écrits de Kafka ou de Dostoïevski.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

œuvres, autorités religieuses ou politiques soucieuses de faire passer par l'image un message édifiant.

Par contre, l'adaptation cinématographique d'un roman que nous ne connaissions pas peut s'avérer quelquefois bénéfique si, après avoir vu et apprécié le film, nous éprouvons l'envie d'acheter le livre pour aller plus loin.

III

La lecture apprend aussi, ce me semble, à écrire.

Mme de Sévigné,
lettre à sa fille (17 juillet 1689).

Ce jugement est celui d'une femme âgée – Mme de Sévigné avait alors soixante-trois ans – qui lisait beaucoup et consacrait de longues heures à entretenir une correspondance suivie avec ses parents et ses proches. Ici elle écrit à sa fille, Mme de Grignan, qui vit en Provence, et la plaint d'avoir un fils, encore adolescent, qui n'aime pas lire. Elle observe que l'ignorance dessert même un homme de guerre qui a tant à apprendre des grandes actions des autres et ajoute : « Je connais des lieutenants généraux dont le style est populaire ; c'est pourtant une jolie chose que de savoir écrire ce que l'on pense, mais c'est quelquefois aussi que ces gens-là écrivent comme ils pensent et comme ils parlent, tout est complet. »

Mme de Sévigné, qui passe à juste titre pour un maître dans l'art épistolaire, relève avec une pointe d'ironie que le style de ces chefs de guerre reflète la médiocrité de leur langage et de leur pensée. La lecture n'apprendrait donc pas seulement à écrire, mais aussi à mieux exprimer par la parole ce que l'on ressent ou ce que l'on pense et, ajouterai-je, à mieux lire encore. À l'époque moderne, on a souvent critiqué les bandes dessinées qui, affirmait-on, n'étaient pas des objets de lecture et cependant beaucoup de gens ont appris à aimer lire en commençant, dans l'enfance, par de très courts récits, des contes abrégés où les illustrations abondent. Les albums de Hergé, l'auteur des aventures de Tintin bien connues en Chine, ont passionné des

génération de lecteurs de tout âge au point que des penseurs ou des philosophes, comme Michel Serres, leur ont consacré des études savantes. Peu importe en fait comment on devient lecteur. La prudence s'impose néanmoins car certaines bandes dessinées et mangas si appréciés aujourd'hui de nombreux jeunes gens présentent le défaut de comporter si peu de texte qu'ils ne sont plus que des livres d'images. Sans récit étoffé, le lecteur ne peut enrichir son vocabulaire et sa langue, s'interroger sur la syntaxe particulière de l'auteur, s'efforcer de comprendre certaines idées ou situations complexes, exercices qui ouvrent son esprit au monde et affinent son expression écrite et orale.

*

En 1753, le savant Buffon fit un éloge du style dans son discours de réception à l'Académie française et développa quelques idées comparables à celles de Mme de Sévigné. À l'âge des Lumières, en un siècle où l'esprit et l'art de la conversation brillent dans les salons, ses propos expriment une nostalgie du classicisme, une mise en garde contre l'abus des « traits saillants » et de l'éloquence sans exercice du génie et de la culture. Ainsi, après avoir affirmé, peut-être par flatterie, qu'il a puisé ses idées sur le style dans les ouvrages de ses éminents confrères qui lui ont fait l'honneur de l'appeler parmi eux, Buffon critique les écrivains qui « ont des mots en abondance, point d'idées », et déclare qu'ils « ne savent tracer que des paroles ».

Dans ce discours, il constate que l'écriture a évolué et le regrette. Sont apparus des supports nouveaux, gazettes, journaux et revues, des genres non pas différents, mais profondément remaniés, satires, pamphlets et romans, et avec eux, les attentes et les exigences des lecteurs ont changé. On est passé d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans le monde et dans la pensée : « Militant, je voulus me sauver par les œuvres; mystique, je tentai de dévoiler le silence de l'être par un bruissement contrarié de mots et surtout, je confondis les choses avec leurs noms: c'est croire. J'avais la berlue. »

En effet, prendre le mot pour la chose, c'est confondre la fiction et la réalité, la représentation verbale du monde et le monde lui-même. Sartre, désabusé, ajoute : « Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée : à présent je connais notre impuissance. N'importe : je fais, je ferai des livres ; il en faut ; cela sert tout de même. La culture ne sauve rien ni personne, elle ne justifie pas. Mais c'est un produit de l'homme : il s'y projette, s'y reconnaît ; seul ce miroir critique lui offre son image. »

*

L'illusion de l'écrivain qui croit avoir apporté une réponse définitive aux questions du monde trouve son pendant chez le lecteur qui pense avoir trouvé dans l'écrit une réponse à ses propres interrogations, une planche de salut à laquelle s'accrocher. « Dios me libre de hombre de un libro », « Que Dieu me garde de l'homme d'un seul livre », dit un proverbe espagnol. Rien n'est aussi dangereux en effet que celui qui ne jure plus que par un seul livre, qui ne lit que des ouvrages d'un même genre et qui conforme sa conduite à ces textes. Au cours de son histoire, l'Occident n'a pas toujours su échapper à ce mal. Les écrits dits révélés, les textes idéologiques, les essais philosophiques, souvent déformés ou mal compris il est vrai, ont entraîné bien des crimes et fait couler parfois plus de sang que d'encre. L'homme d'un seul livre ignore la valeur même de la lecture ; lui aussi prend le mot pour la chose, sans aucun recul, refuse toute interprétation du texte qu'il vénère autre que la

sienne, rejette tout esprit critique et tout plaisir, et ne voit dans l'ouvrage qu'il ne cesse de relire et de citer qu'un objet de culte. À ses yeux, il n'existe qu'un livre, le sien ; il se méfiera des autres écrits, les haïra, les condamnera même comme il condamne les personnes qui les aiment. Il brandira son livre comme un étendard, partira en croisade pour lui, et s'efforcera de l'imposer à tous comme la seule vérité.

La romancière américaine Edith Wharton, contemporaine de Henry James et de Marcel Proust, dans un essai ironiquement intitulé *Le vice de la lecture*, pousse plus loin l'argument et cloue au pilori les « lecteurs mécaniques » qui s'obligent à lire les derniers livres à la mode, ceux qu'il faut pouvoir citer pour briller en société, mais qui n'en ont rien retenu d'essentiel et n'en ont pas nourri leur imaginaire. Elle met également en évidence une conséquence majeure de ce comportement que le proverbe espagnol résume avec force: de tels lecteurs tendent bien trop souvent à confondre jugement moral et jugement intellectuel ou esthétique et, comme ils se font un « devoir de lire », ils ne s'intéressent qu'à des ouvrages médiocres qui ne demandent aucun effort. « Pourquoi serions-nous tous des lecteurs ? Nous ne sommes pas censés être tous musiciens », déclare-t-elle de façon péremptoire.

Néanmoins, ne prenons pas cette ultime affirmation au pied de la lettre, ni la démarche élitiste d'Edith Wharton pour modèle ; on peut être mélomane sans être compositeur ou interprète, tout comme on peut aimer lire sans être spécialiste de littérature. Il n'existe ni lecteur né ni gêne de la lecture ; tout est affaire de curiosité, d'ouverture d'esprit et de bon sens. Les livres que les « lecteurs automatiques » ou les disciples d'un texte unique apprécient ne sont pas nécessairement mauvais ; c'est, nous le croyons, l'usage qu'ils en font qui les rend néfastes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans la même collection

L'Architecture

Yang Xin et dom Angelico Surchamp

La Beauté

Zhu Cunming et Dominique Fernandez

La Famille

Chen Jiaqi et Martine Segalen

Le Goût

Gong Gang et Paul Ariès

La Mort

Tang Yi Jie et Xavier Le Pichon

La Nature

Yue Dai Yun et Anne Sauvagnargues

La Nuit

Tang Ke Yang et Martine Laffon

La Passion

Ye Shuxian et Michel Sauquet

Le Rêve

Jin Si Yan et Maurice Bellet

La Sagesse

Pang Pu et Ysé Tardan-Masquelier

Le Voyage
Wang Yipei et Olivier Bleys

Le Dialogue
François Cheng

La Science
Yang Huan Ming et Pierre Léna

Le Ciel
Tang Yi Jie et Léon Vandermeersch

L'Arbre
Tang Ke Yang et Roland Bechmann

L'enfance
Zhang Wei et Véronique Meunier



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
469/2012

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en février 2012
N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mars 2012
Imprimé en France